Les Bochibouzouks

Il est, pour l'histoire, admirable que les Allemands se joignent aux Turcs sur le territoire du Serbe lâchement écrasé par d'innombrables bandits. Un peuple d'espions, de corrupteurs, d'incendiaires et de bourreaux s'unit à ceux qui viennent de massacrer encore 850.000 Arméniens, de noyer leurs enfants, de brûler tant de villages et de piller tant de villes. Turcs et Teutons s'embrassent. La sauvagerie du Nord et la sauvagerie de l'Orient se marient. Cette union de monstres inouïs enfantera, sans doute, leur désastre et leur mort.

Persévérant dans leurs crimes, ils excéderont plus vite la patience de l'humanité. Sauf les pleutres qui tremblent sous leurs étendards honteux, sauf les cupides qui bénéficient du cataclysme, les autres nations ne peuvent manquer de prendre, un jour, quelque parti violent contre ces Bochibouzouks.

Les nouveaux massacres d'Arménie n'ont pas ici, je ne sais pourquoi, suscité les commentaires de nos chroniqueurs, ni l'indignation de nos poètes. On n'a pas suffisamment attiré l'attention du monde sur ces épouvantables hécatombes. Si l'odieux assassinat de Miss Cavell méritait de saisir notre stupeur, entre ceux des cinq mille autres Belges fusillés hors de tous combats, par d'invraisemblables tortionnaires, l'anéantissement du peuple caucasique le plus civilisé de l'Asie et qui donna jadis aux Byzantins une dynastie impériale, et qui fit longtemps tout le commerce de l'Asie grecque, l'anéantissement de cette intelligence à huit cent mille têtes méritait aussi bien notre protestation unanime. Aux Etats-Unis on s'est ému davantage. La complicité des Allemands et des massacreurs a révolté la multitude et les élites. Les voilà plus hostiles que jamais aux incendiaires de Louvain, aux destructeurs de Malines, d'Ypres, de Reims, d'Arras et de Soissons, aux bourreaux de Miss Cavell et des cinq millions d'hommes enterrés sur tous les fronts, depuis quinze mois, afin que les employés du chemin de fer, sur la ligne de Salonique, finissent par porter une casquette autrichienne au lieu d'une casquette serbe. Cause absurde de la plus héroïque des guerres.

D'ailleurs les Bochibouzouks n'auront point l'avantage aux Balkans. L'Angleterre, la Russie, la France sûrement, l'Italie aussi opposeront aux six ou huit cent mille Teutons, Bougres et Janissaires, assez de régiments pour couper en tronçons la bête. Déjà les Bulgares l'ont éprouvé. C'est en vain que ces ogres pilent sous des tonnes d'acier la vaillance serbe. C'est en vain qu'ils sabrent les enfants de Belgrade, décapitent les vieillards en ricanant, et attachent aux potences les martyrs d'une patrie malheureuse. C'est en vain que la férocité des Kurdes ensanglante les villes d'Arménie et pousse vers les abîmes des montagnes maintes populations affamées, amputées, éventrées, aveuglées, horriblement suppliciées. L'arithmétique répond par un sourire de pitié à ces formidables brutes. Leur nombre décroît sans cesse tandis que le nôtre croît toujours. Les peuples-monstres seront immergés.

Ils seront engloutis fatalement par la marée grossissante des Russes, des Anglais, des Français qui vient battre les falaises tonnantes des corps germaniques, bulgares et ottomans opposées à ses flots. Nos trois cents millions d'hommes, et plus, étoufferont, de leur poids mobile, les cent soixante millions de Bochibouzouks. A cinq pour cent, cela nous ferait quinze millions de combattants à jeter pour le moins sur huit millions ou dix millions au plus d'adversaires. Dans le milieu de l'hiver, nos usines et nos arsenaux nous auront amplement pourvus de munitions, de batteries. Le Japon, l'Amérique nous auront expédié le maximum de leur production militaire. Que peuvent opérer nos ennemis, ensuite ; sinon toutes les détresses ?

Ils le prévoient bien. Leurs calculateurs ne se nourrissent plus d'illusions. Ils savent que New-York est prêt à fournir demain, si nous le demandons, cinq milliards à la France, mais pas un mark à l'Allemagne, pas une couronne à l'Autriche. Aussi M. de Bulow essaye-t-il d'organiser cette ligue des neutres présidée par le pape qui nous inviterait à signer une paix ridicule et précoce, tandis que les Bochibouzouks, encore chauds du sang latin, slave, arménien, se disant victorieux, tremblent de recevoir le châtiment inéluctable et prochain de leurs forfaits. Et on invoquerait les principes d'humanité, ceux aussi de l'économie mondiale pour nous contraindre à subir l'atroce volonté de ces Barbares que teint le sang des peuples innocents et faibles. Paix absurde qui ne serait qu'une courte trêve, pendant laquelle les signataires déloyaux de ce *chiffon de papier*, sournoisement, apprêteraient leurs usines, leurs canons, leurs brigades, et prépareraient la sûre extermination des civilisés pour dans un, deux, ou trois ans.

Il n'en sera rien. Leurs crimes perdront les Barbares. Ils succomberont. Ils seront désarmés. Le troisième front qu'ils viennent d'établir en Serbie leur coûtera plus d'hommes qu'ils n'en recruteront en Asie turque, où d'ailleurs nous allons débarquer, avant peu, des troupes, afin de les détruire là aussi.

Certes il n'était pas sans grandeur ce rêve de Berlin qui prétendit de Hambourg au Golfe Persique, allonger, fortifier, conserver un chemin de fer soumis au contrôle exclusif des Allemagnes ; exutoire de leur surproduction industrielle vers l'Asie iranienne, hindoue et chinoise. Et, à vrai dire, l'examen de la mappemonde justifiait presque ce vœu des Niebelungen, grands extracteurs de houille, et de minerais divers, grands forgeurs de métaux, grands manieurs d'éléments chimiques. Il eût été beau de réaliser cet espoir d'exportateurs au loin. Mais pour cela il n'eût point fallu avoir, au flanc, une France, toujours outrée par l'annexion inique de l'Alsace-Lorraine, ni, devant soi, une Croatie, une Bosnie, une Serbie exaspérées par les fureurs de la tyrannie autrichienne, ni, au Sud, une Italie qui ne pardonnait pas les esclavages de Trente, de Trieste, de l'Adriatique. Qui trop embrasse mal étreint. Le rêve du Hambourg-Bagdad ne pouvait cesser d'être une chimère qu'avec le concours d'une France intégrale jusqu'au Rhin, d'une Italie contentée par la restitution de ses provinces indûment captives qu'avec le concours d'une Serbie amicale, d'une Russie favorable, d'une Pologne reconstituée.

Il fallait que les Allemagnes pussent dire : « Nous entreprenons une œuvre de civilisation gigantesque. Nous prétendons fournir de métaux, de médicaments, de machines, l'Asie tardive et paresseuse, qui méconnait les trésors inclus dans ses monts, dans ses plaines, dans ses eaux. Ces trésors nous irons les chercher grâce à notre appareil scientifique. Et l'Asie devenue opulente, puis créatrice de mille et mille forces neuves, accroîtra l'aise des hommes. » Nul ne se fût opposé à cet ample dessein, si l'infâme odeur de charniers que les souverains allemands traînent avec l'hermine de leurs manteaux n'avait trop avertie le monde de leurs appétits, si leurs habitudes de rapaces n'avaient d'abord réclamé, comme des proies à dépecer, la Serbie, après la Bosnie et l'Herzégovine, le Maroc où ils n'avaient que faire, la Turquie même, l'agonisante Turquie, maintenue en vie miraculeusement par la finance de Londres, de Rome et de Paris.

C'est là le trophée que les Bochibouzouks prétendent aujourd'hui conquérir au détriment des Alliés. Et le plus odieux en toute cette affaire, c'est peut-être bien l'esprit de ces Balkaniques Roumains, Bulgares, Grecs, ceux que l'action de la Russie, de la France et de l'Angleterre libéra, si péniblement depuis 1827, en un siècle de batailles sanglantes, de sacrifices pécuniaires énormes. Les ingrats !

Je me vois encore, lycéen, flânant sur le boulevard, quelque dimanche de 1876, et entendant les camelots crier à tue-tête « Cherchez, trouvez l'Infortuné Bulgare ! » Ils montraient une image grossière représentant un arbre touffu, et des sous un terrible bachi bouzouk, avec des têtes chrétiennes pendues à la ceinture, avec un cimeterre brandi. Il fallait dans le feuillage confus du chêne découvrir les traits du Bulgare tapi entre les rameaux. Besogne ardue.

Quelles n'étaient pas mon émotion et ma rage en pensant que ces pauvres laboureurs orthodoxes étaient sans miséricorde égorgés par les Barbare. Enfin la Russie partit en guerre contre le peuple-bourreau. Elle le battit à Plewna, elle arriva devant Constantinople, aux applaudissements du monde civilisé.

Brutalement la main de Bismarck arrêta la marche du tsar, à San Stefano. Les massacreurs furent protégés par les Allemagnes. L'indépendance bulgare contestée. L'espoir de rejeter les Turcs en Asie, de purifier Constantinople souillée depuis 1453 par les coupe-têtes des sultans, cet espoir chrétien, Bismarck l'abolit. Il était déjà l'un des Bochibouzouks qui étripent les enfants et les femmes serbes de Belgrade, qui pendent les héros de Semendria, qui approuvent l'extermination des Arméniens, qui assassinent Miss Cavell, qui cachent derrière des civils leurs tireurs visés par nos soldats.

A ces gens-là les Roumains, les Grecs tendront-ils la main, définitivement, comme les Bulgares ? Ce serait leur honte. Et qui justifierait, après notre victoire, la plus dure punition, celle d'autrefois, celle qui rase les cités traîtresses, laboure leur sol, et sème le sol infertile dans les paysages du crime et de la désolation.

Mais il ne saurait en être ainsi.

Roumains et Grecs ne suivront pas l'exemple de « l'infortuné Bulgare ». Ils expulseront plutôt leurs monarques germains, tolérés par une diplomatie européenne trop médiocre. Ils proclameront la République de Périclès ou l'Empire de Trajan. Ils ressusciteront avec nous la force de Byzance, sur les ruines de la Bulgarie supprimée, de la Turquie rejetée par delà le Bosphore et le Taurus, dans une Asie très lointaine.

Il est impossible que l'Italie, la Grèce et la Roumanie ne marchent point avec nous, pour constituer le troisième front helléno-latin contre lequel les Barbares achèveront de s'épuiser.

PAUL ADAM.